

Le Monde

idées

OBJECTEURS DE CONSCIENCE

Retourner en prison ?

par JEAN-JACQUES
DE FELICE (*)

DEPUIS la loi du 21 décembre 1968, on pouvait croire le problème résolu. Après d'autres pays européens, mais sans équivoque, la France d'alors — pourtant présidée par un général — avait reconnu le droit à l'objection de conscience, et les objecteurs avaient été libérés de prison.

Réussi-ce préambule ? En la tradition nationale, militaire et coaccident de notre pays a-t-elle repris le dessus ? On peut le craindre puisque deux objecteurs sont actuellement en prison — au Puy et que trente autres risquent de les rejoindre.

La commission juridictionnelle, instituée par la loi et chargée d'examiner les demandes des objecteurs qui revendiquent le bénéfice du statut, en a rejeté deux autres depuis le mois de novembre 1978. Ces demandes étaient rédigées de manière identique à cinq autres autres objecteurs par la même commission entre 1978 et 1979.

Trente des objecteurs concernés sont en situation d'incrimination depuis le 1^{er} avril pour certains, depuis la loi dite « loi d'urgence » d'autres, les cent soixante-dix autres le seront vraisemblablement lors des prochaines incorporations.

Les deux objecteurs, en prison au Puy après avoir été condamnés le 15 juin 1978 à un an de prison, dont six mois ferme, par la cour d'appel de Riom, avaient refusé, comme trois mille de leurs camarades, leur affectation militaire à l'Office national des forêts (O.N.F.). De cet état de fait, on se souvient des élections européennes, le 11 juin.

La répression des objecteurs ne date pas d'aujourd'hui. Le gouvernement a toujours refusé la possibilité d'exercer un droit de conscience en 1968.

Dès les premières discussions parlementaires le projet de loi a été déformé par des dizaines d'amendements, déposés notamment par M. Maurice Debré, rendant très restrictives les conditions d'application du statut. La loi française est l'œuvre d'un compromis avec l'esprit de la Convention européenne des droits de l'homme, ratifiée par la France en 1974.

Des dix articles que comporte la loi, quatre sont employés à rendre difficile, voire impossible, l'obtention du statut (articles 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100).

FEUILLETON

ATAR-GULL

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE III LA VEILLE DES NOCES

L'escorte Atar-Gull vous une habitude terrible à M. Will, le colon qui l'a achetée et a fait pendre son père en l'accusant d'assassinat de vol. Pour réaliser sa vengeance, il décide de devenir le serviteur favori de M. Will. Une nuit, il se rend auprès de la secte des empêcheurs et lui demande de détruire la propriété de son maître. Sur le chemin du retour, alors que le jour se lève, Atar-Gull assiste à un combat entre un secrétaire (1) et un serpent.

Le secrétaire, ligoté le bout des oreilles de ses ailes aux dents aiguës du reptile, le saisi dans ses serres, et d'un étreinte coup de bec lui ouvrit le crâne.

Le serpent agita violemment sa queue, en battit la terre, se roula, se tortilla, finit par rester sans mouvement, et mourut.

Alors l'homme, revenant à la charge, lui déchiqua la tête avec fureur, lorsqu'un coup de feu l'abattit.

Atar-Gull tremblait, se retournait, et vit soudain de lui, sur une roche, Théodrick, son fust à la main.

« Eh bien ! Atar-Gull, dit le jeune homme en se laissant glisser du sommet du rocher, voilà de l'adresse, qu'en dis-tu ? »

« Bien sûr, bien sûr, maître ! Mais c'est dommage, car le secrétaire nous débarrasserait de ces maudits serpents. Tenez, voyez plutôt celui-ci. »

Et le Noir montrait le reptile mort qu'il tenait par la queue, et qui pouvait avoir sept à huit pieds de long et quatre pouces de diamètre.

« Diable !, j'en suis sûr », car nous sommes infectés de ces animaux, et je donnerais bien

millie goudres pour qu'il n'y en ait pas un dans toute l'île.

« Vous avez raison, maître, car les bestiaux sont souvent mortellement piqués. »

« Oui, Atar-Gull, d'abord, et puis c'est que ma Jenny a encore une effroyable peur de ces animaux, moins pourtant qu'autrefois ; car alors le nom seul la faisait pâlir comme une morte, la pauvre enfant. Son père, sa mère, moi, nous avons tous tenté pour faire passer cette frayeur, nous avons cent fois mis des serpents empoisonnés, morts, sur son passage, ainsi maintenant elle commence à les moins redouter. »

« C'est le seul moyen, maître, dit Atar-Gull ; dans nos braves, c'est ainsi que nous habitons nos enfants et nos femmes à ne rien craindre ; mais j'y pense... en voici un... si vous l'employez, maître, dit Atar-Gull, dont les yeux prirent une singulière expression, qui disparaît aussi vite que la pensée, mais il lui faut couper la tête, quelque soit mort. On ne saurait prendre trop de précautions. »

« Brave homme ! dit Théodrick. Et aidant le Noir à séparer la tête du corps, afin que son inconnue plaisanterie fût sans aucun danger, la tête tomba. »

« Bien, se dit Atar-Gull en lui-même, c'est une femme. »

« Allons, dit Théodrick, défilons-nous d'arriver à l'habitation, afin qu'on ne voie pas que nous sommes ici. »

« L'habitation était tout proche : Théodrick marchait le premier, et le Noir, tenant le serpent par la queue, le traînait sur la savane, qui s'affaissaient et formaient un léger sillon enroulé sous le poids du cadavre de ce reptile. »

« Ils arrivèrent. La maison du bonhomme Will, comme toutes les demeures des colons, n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. »

« Un rez-de-chaussée délaissé les chambres de M. et de Mme Will et de Jenny. »

« Une double persienne et une jalouse les défendaient de la chaleur dévorante du ciel des tropiques. »

« Théodrick s'approcha sur la pointe du pied, car il trouvait la persienne à demi ouverte. »

« Les yeux n'étaient pas dans sa chambre, elle priait sans doute avec sa mère. »

« Alors Théodrick, écartant le store, jeta la tête de la fenêtre, prit le serpent des mains d'Atar-Gull, qui, par une dernière mesure de pré-

SANS bruit, jour après jour, par petites touches, les Floride publiques sont grignotées : réajustement de l'affichage, expulsion des résidents de la Sonora, loi Sonnet-Serra sur l'immigration. Un des derniers exemples, c'est l'affaire Gueorgiev.

Jean-Louis Gueorgiev est psychologue titulaire à l'hôpital de Samur-Auzoux (Cher-50). Depuis le 15 juin, il a été licencié, rayé de la liste des médecins.

Car Jean-Louis Gueorgiev pense mal à le renvoyer son livret militaire et, à ce titre, a été condamné deux fois à la déportation, il a été privé de ses droits civiques pour un an. En application de l'article 1.800 du code de la santé publique, qui stipule que l'emploi dans un hôpital public suppose la jouissance de ses droits civiques, le directeur de l'hôpital l'a licencié.

Assimilés aux criminels

Ainsi, les renvoyeurs de livrets militaires sont classés assimilé aux criminels et aux prévenus : ni

par HUGUETTE
BOUCHARDEAU (*)

les uns ni les autres ne peuvent servir dans un établissement public lorsqu'ils sont privés de droits civiques. On remarquera au passage que, grâce à cette décision, la notion de « dangerosité sociale » fait des progrès rapides. Car c'est bien parce qu'il est un délinquant d'urgence, malade, que Jean-Louis Gueorgiev — trente-quatre ans, par ailleurs bon époux, bon père, bon citoyen et bon psychologue — ne peut plus contribuer au fonctionnement d'un service public.

On ne permettra un premier étonnement. La loi française reconnaît l'objection de conscience. Elle contraint même les objecteurs à effectuer une année de service civil au sein de l'Office national des forêts, qui, selon ses statuts, ne peut employer de personnel privé de ses droits civiques. C'est dire que, dans ce cas, l'objection de conscience n'est pas considérée comme un acte de « dangerosité sociale ». Jean-Louis Gueorgiev, en revanche, a affecté son service mili-

taire. Ce n'est guère que l'échange d'avis sur la meilleure façon de défendre son pays, et c'est pour souligner ses convictions non violentes qu'il a renvoyé son livret. Evidemment, on a pu lui reprocher de ne pas avoir été plus explicite. Mais, en attendant le résultat d'une enquête administrative, on voit un fonctionnaire — le directeur de l'hôpital de Samur — qui se refuse à appliquer les ordres de l'autorité de tutelle. Étonnant, non ? Car, dit-il, le livret n'est pas officiellement.

Mais son étonnement ne s'arrête pas là. Localement, l'affaire a fait grand bruit. Des pétitions ont circulé, des manifestations ont été organisées. Le président du conseil général (P.S.) s'en est mêlé. Et a obtenu du préfet de région un sursis à statuer en attendant le résultat d'une enquête administrative. Or voilà un fonctionnaire — le directeur de l'hôpital de Samur — qui se refuse à appliquer les ordres de l'autorité de tutelle. Étonnant, non ? Car, dit-il, le livret n'est pas officiellement.

L'arbitraire s'installe

Alors, ou bien le préfet raconte l'histoire qu'il veut, ou bien le directeur de l'hôpital se voit contraint par une plus haute autorité que le représentant régional du gouvernement. Qui peut être plus puissant que le ministre, sinon Dieu lui-même ? C'est-à-dire, en l'occurrence, le ministre de la santé, qui, par directeur d'hôpital inopiné, fait un exemple pour l'édification des masses.

Ainsi, en France, en 1978, un fonctionnaire peut être refusé parce qu'il pense mal. Un autre fonctionnaire peut ignorer les ordres parce qu'il se sent opprimé. Sous le couvert de la loi, c'est l'arbitraire qui s'installe, c'est la délinquance qui s'installe.

Tous les régimes totalitaires ou fascistes sélectionnent leurs fonctionnaires sur la base de leur personnalité, pour assurer leur pouvoir : au Maroc, en Iran, ou dans les pays qui se préparent à l'indépendance. La France avait refusé, jusqu'à présent, à éviter cet arbitraire, grâce à la loi de la fonction publique relativement libérale. Il n'en est plus ainsi, il suffit désormais d'une modification mineure du code de la fonction publique pour que l'on puisse envisager une privation même symbolique des droits civiques, pour que l'on puisse envisager la révocation de son emploi. On pourra ainsi se débarrasser des mécontents, des dévotés, des opposants des hauts fonctionnaires, des penseurs, des penseurs. Aujourd'hui, les renvoyeurs de livrets militaires, demain, les partisans d'une démission, les démissionnaires, d'autres encore...

A moins que nous ne soyons nous-mêmes à réagir et à exiger que de telles mesures soient reportées.

(*) Secrétaire nationale du P.S.F.

Des livres Seuil pour tous les temps

Maurice Roche
Macabré
ou Triomphe de
Haute Intelligence

"Maurice Roche nous donne la dans le macabre de notre époque."
Philippe Ariès (A Seuil)

50 pages, 25 francs de l'heure



Séminaire de
Julia Kristeva
Folle vérité

Des psychanalyses, des linguistiques, des philosophies, des philosophes exposent leurs recherches sur le thème "vérité et vraisemblance du texte psychanalytique".
320 pages, 30 francs



Allen Ginsberg
OM...
Entretiens et témoignages
1963-1978
rassemblés par Alain Jaubert
et Susan Sacks

L'un des plus grands poètes américains, une des figures principales de la contestation et de la révolte.
Témoignage de l'œuvre, 224 pages, 25 francs



Collection Tel Quel dirigée par Philippe Sollers

Le Monde

IRAN

Les rebelles kur

Les rebelles kurdes ont pris le contrôle de la ville de Sanandaj, dans le nord-ouest de l'Iran, après avoir vaincu les troupes gouvernementales. Les rebelles ont déclaré qu'ils voulaient établir un État indépendant pour les Kurdes dans la région.

De l'horrible mort

Le corps d'un homme mort de faim a été retrouvé dans une poubelle à Paris. L'homme avait été identifié comme étant un sans-abri. Les autorités ont lancé une enquête pour déterminer les causes de la mort.

P.S. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

PS. — Ceci est l'adaptation de l'œuvre de Roland Barthes, intitulée « Essai sur la photographie ».

LA COUPE DE GALÉA

De notre envoyé spécial

Nul triomphe, en effet, que le jeune Pironne n'est pas, croyant, quant à bien sûr que ce n'est pas lui, le héros de la soirée. Les champions qui se revêtent de leur costume de gala, le champion reprendra pas le dessus tant qu'il ne se sera pas débarrassé de ses adversaires. Les deux équipes d'entraîneurs assistent alors le match, les deux équipes d'entraîneurs qui quittent pour l'avant de cette équipe de Pironne, dont les chances de victoire sont énormes. Les deux équipes de Pironne, dont les chances de victoire sont énormes. Les deux équipes de Pironne, dont les chances de victoire sont énormes.

GÉRARD ABOUY.

GÉRARD ALBOUY.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

... A PARIS

Si cent trente journalistes devaient assister aux Spartakiades, L'an prochain, aux Jeux olympiques, ils devraient être dix fois plus nombreux. Du travail en perspective pour les services de visas des consulats soviétiques.

• **LE MONDE**
met chaque jour à la disposition
de ses lecteurs des rubriques
et annexes immobilières.

Plus chaque jour aura disposition
de ses lecteurs des rubriques
d'annonces immobilières.

L'APPARTEMENT

Les collections d'hiver

Taille fine et pantalons

leur de tweed
noir bordé de
rouge de Four-
nier, une blouse
de crêpe rouge chandron de Sucoo
et un t-shirt posé droit, orné d'un
néon.

FERAUD : ensemble camouflage



PROSAC : tunique en gros tissage main de laine noir et blanc, haut fendus sur une jupe noire droite, assortie aux manches. Bonnet de laine bourilée rouge et noir.

velle façon de s'habiller en éléments qui paraissent ne s'accorder en rien, mais forment des ensembles infiniment harmonieux. Les manteaux de « malabar » neuf-dixième découvrent toujours un bout de jupe droite noire ou de couleur, mais revêtent, en outre, des vestes courtes et des blouses ou des tuniques, chaque pièce taillée dans un tissu différent, le tout agrémenté de dé-

L'intensité des mélanges de rouge et de bleu roi, ainsi que les combinaisons, manteaux et accessoires en jacquard d'inspiration islandaise. Des pyjamas du soir au bustier en crêpe de Chine imprimé s'accompagnent de blouses tuniques et de grandes écharpes assorties. Enfin, de belles robes à danser noires et blanches sont pailletées en rayures de tennis.

CHER GIANE, Jean Carabott et Yvonne Daudet ont saisi la contradiction dans les formes, tout en respectant le classique qu'on vient d'écrire sur Camille. Les carreaux restent drôles pour les vestes, dont seules les manchettes se mouvent légèrement sur des lignes sculptées qui attirent l'attention. De vastes manteaux-capes sont ornés de grands cols de renard, de colliers de l'aveugle, voire de franges amovibles. Les tweeds mouchetés laissent, brutique ou tabac. Tout cela est sévère, et flatteur, peut-être plus que les robes du soir alourdies

peu d'un instant au sol.
 Lors FUDRAC, dopamine de la
 haute couture, qui vient de se
 voir décorer la légion d'honneur
 pour ses activités d'art et de
 mains des métiers d'art et de
 création, passe d'une ligne tubé-
 raire à de belles linéaires tailles
 en X, aux épaules carrées, à
 buste triangulaire, taille fine et
 basque frocée. Elle les coupe aussi
 bien en grosse laine qu'en soie
 peinte pour le soir, portées alors
 sur de longues jupes noires.

NATHALIE MONT SERVAN

Désormais, rencontrez - grâce à une étude psychologique préalable - des partenaires dont le caractère, l'affectivité et même la sexualité sont compatibles avec les vôtres. C'est la chance fantastique que vous offre l'ON. Le monde change, changez aussi votre façon de découvrir celle que vous cherchez pour la vie.

ION INTERNATIONAL

Institut de Psychologie fondé en 1950

Pour une première rencontre, toute proche, envoyez-moi gratuitement votre documentation complète, sous pli neutre et cacheté ;

M. Mme Mlle.....

Prénoms Age

Adresse

■ 10N FRANCE (MO 50) 94, rue Saint-Lazare, 75009 PARIS - Tél. 325.70.65 +
■ 10N RHONE-ALPES (MO 50) 38, avenue Rockefeller - 69003 LYON -
Tél. 34.25.44

■ 10N BELGIQUE (MO 50) 105, rue du Marché-aux-Herbes, 1000 BRUXELLES
Tél. 511.74.30

■ 10N SUISSE (MO 50) 10, rue Petitot, 1211 GENEVE

**mélange blond de Virginia bright,
Burley et tabacs orientaux**

MS
FILTRE
KING SIZE

ÉDUCATION

ADMISSION AUX AGRÉGATIONS

SCIENCES NATURELLES.
OPTION SCIENCES DE LA TERRE

Mmes et MM. Allart (5^e), Fran-
Borie (5^e), Manuela Comto,
Comto (13^e), Huchan (2^e), Hubert

[illegible]

**APPRENEZ L'ANGLAIS
EN ANGLETERRE**

* Hôpital confortable et acule dans
même hallonant.
* 5 heures de cours par jour, pas
limité d'âge.
* Petits groupes (maximum 3 élève)
* Ecouteurs dans toutes les classes
* Laboratoire de langues modernes.
* Ecole reconnue par le ministre
l'Education anglais.
* Piscine intérieure chauffée, sports, et
Situation tranquille bord de mer
100 km de Londres.

Ecrivez au :
REGENCY RAMSGATE
KENT, S-E.
Tél. : THANET 312-12
so : Miss Bentley,
4, rue de la Persévérance,
85 - BAUGUENNE
Tél. : 859-28-33 en soirée.

Le temps e

[illegible]

Après le marathon
Mondial, du prestige on ri-
ra beaucoup d'Antibes et
l'humanisme bon enfant
Nul ne monte une kyrie-
le de manifestations qui veu-
lent leur place à l'ombre
de la mer. Et le plus souvent,
entre choses les plus discrètes
et les plus audacieuses
et les moins injustes.

Cette organisation d'un K... peut aussi bien relever d'un entrepreneur de spectacles que d'un amateur, mais il est sûr que d'un désir de promotion locale et d'une équipe d'amateurs militants. Le public souvent très jeune ne cherche pas de ces finesses qui anéantissent, un ou deux soirs de vacances, aux plaisirs improvisés de l'improvisation.

F. M.

MINISTES S

[illegible]

de penser d'un généraliste comme
de nature, de retour seize ans
avec un concert historique
après Miles Davis, il débuta par
une musique brutale et un peu
écœurante...

Après les sonorités élec-
troniques, celle, plus familière au
jazz, du piano acoustique, res-
plendissant, sa place sous la pinède
C'était une bonne idée d'avoir en-
sablé le programme Martial Solé,
avant le duo Herbie Hancock e-
t John Corea. L'occasion unique
de montrer aux amateurs des
deux grandes vocations de per-
sonnalité et de talent de Martial
Solé. Ce qu'on attendait se pro-

هكذا من الأصل

DES ARTS ET DES SPECTACLES

Le temps du jazz

Nice : rock and roll sous les lampions

Il n'en viendrait à l'idée de personne de regretter la présence d'un Rubinstein sur une scène de concert classique et pas davantage la présence à Clichy de quelques musiciens chevronnés pour lesquels Georges Weim a de la tendresse, et dont certains (sans demeurer pour nombreux) retrouvent en Nice une ville qu'ils ont connue jadis et qui a beaucoup changé. Ces artistes des années folles, qui jouissaient sur la Côte les fêtes, les vivants, les bambaheurs dans des cabarets de nuit ou des palaces que fréquentaient des personnages fastueux, des ruines courus d'or...

Les Crépus ne font plus le parler du théâtre jasmé. Il est constitué maintenant par la foule qui brasse tous les âges et toutes les catégories sociales en une sorte d'énorme dîner sur l'herbe, foule boueuse et dont le rumeur, quand elle se dépile, se rehausse vers 2 heures d'une pointe d'écœurement de tous les matins majeurs, les autres, l'attention nippée, c'est, soulignons-le, d'être un lieu en effet que l'envahissent pas seulement les touristes, mais aussi, les gens du coin.

Festival réveillant un passé éloigné ? Pour quelques chercheurs et documentalistes, sûrement pas. Les rencontres à Clamart, chaque mois de juillet, de groupes de phonothèques qui deviennent alors ras des champs. Te pourchassent les musiciens en venant à la main des photos jaunies dans le fébrile espoir de glaner quelques données précieuses. Ils trébuchent en collectant la suite interminable et absolue, impalpable comme le temps, contre la mort. Festival : ramenant un passé tout proche ? Pour la plupart des auditeurs, c'est cela, certainement. Non point uniquement pour ceux qui accourent à Hampton ou à Grand Pré, mais pour des musiciens qui ont fait le jazz à l'égal des plus grands. —

mais aussi pour l'ensemble des
dégénéralités qui se reconnaissent
dans la musique de Muddy
Waters, de R. B. King ou de
Chuck Berry. Il fallait voir le
soir du 14 juillet la marée
humaine qui baignait de tous
côtés l'esplanade des jardins. Il fal-
lait entendre scander avant que
les musiciens n'apparaissent cette
profession de foi que souli-
gnaient les bras tendus, les
poings fermés au-dessus des
têtes :

« One, two, three, four, five »
« Rock and roll is still alive »
(« Le Rock and roll est toujours
vivant »)

Chuck Berry l'affirme à son tour et le montre. Une musique manifeste son actualité par son efficacité mobilisatrice et la prouve par la passion d'un public. Et pourtant, ce rock, d'habitude si éphémère, s'inscrit dans le blues et de cette forme particulière de lui-même qui fut le boogie-woogie des pianistes de bar du Middle-West et des « rent parties » de l'Illinois d'il y a très longtemps. Nous voit revenir aux années vingt, exception faite de l'amplification électrique.

L'appel de Chuck Berry

On a toujours trop vite dit que le goût varie avec les générations et se transforme à travers leurs conflits. Il n'est point vrai que toutes les situations humaines soient également fertiles et pour tous les arts. Il n'est point vrai que la musique ait, à chaque moment et partout, la même chance d'exploser avec la même force de vérité. Il y a des peuples qui parfois prennent en charge mieux que d'autres leurs désirs et ceux des voisins. Il y a aussi démographiquement des classes créantes et esthétiquement des classes vides. La durée en art ou le retour, c'est le gage de la nécessité.

Quant à sa guitare, il la frappe
quente depuis tant de lustres
qu'il en joue en la plaçant dans
les positions les plus bizarres :
le piano et à plat, ou bien en-
l'épaule comme un fusil, ou tou-
chant presque le sol lors des
esquisses de grand écart, ou
maintenant contre la poitrine
amie quand le musicien s'aga-
nouille et crie. Boris Vian écri-
vait dans l'Écume des jours
que le jeu de Johnny Hodges
recelait quelque chose « d'éthéré
d'impréciable et de portamento
sensuel », quelque chose comme
« la sensualité à l'état pur, déga-
ssé du corps ». C'est Chuck Berry
qu'on appelle *the maddest* (le plus
B.B. King, le corps ne le lâche
pas ainsi, facilement.

Dans le pré, certains spectateurs se sont juchés sur d'autres particulièrement bienveillants. Quelques-uns font des moulinets en tenant en l'air leur veste de jean. Certains ont grimpé dans les oliviers et s'y tiennent debout sur les branches, ou encore se sont assis grâce à de providentielles fourches, comme s'ils avaient dégoté des hamacs. Les illuminations du podium et du parc tiennent à quelques fils accrochés à ces arbres. Tout l'ensemble secoué par les escaladeurs fait danser les lampes de la fête qui se sont éteints le 16 au matin.

C'est ainsi qu'en 1964 l'été
 On vivait mille entrées. Il ne
 s'agit pas de la musique, mais
 plus de monde même s'est pres-
 que tous au Festival, quel que
 quelques soit à la limite de
 saturation avec — nouveauté de
 l'époque — le cinéma. On se
 les lardes de Claude et les
 auteurs de Radio-France qui sou-
 tentaient quelque cocon, la tête
 penchée vers leur transaxion. Il
 y avait aussi des gens qui
 en juin et au début de juillet ne
 cotisaient que 25 francs et les
 autres 35 francs, pour chaque
 soir, sept heures de musique en
 direct, avec un orchestre de
 de gristle ou de pluie. Et puis, il
 y avait Chuck Berry qui, quel qu'on
 en pense, a fait, selon qu'on
 le considère comme le père de la
 musique Afro-américaine : « en
 pratiquant l'une des formes le
 plus immédiatement accessibles,
 mais aussi le plus incommensu-
 rable ».

Ce jazz de rock and roll, on aurait tort de le tenir pour négligeable. C'est, une musique tonifiante, furieuse, sans pitié. Elle dit très haut le choix qu'elle a fait et qui, après tout, en vaut bien d'autres : vous pouvez aimer en silence, nous, nous sommes là pour hurler, c'est la joie éperdue que nous importons, les autres joies, vous savez, pour d'autres, au moins, en son fouet.

LUCIEN MAISON

LUCIEN MALSON

Nîmes : rêveries dans les arènes

VICI arrive le quatrième Festival de jazz de Nîmes, toujours organisé par le Jazz Club avec une aide très importante de la municipalité et des représentants du comité départemental des activités culturelles et socio-éducatives du Gard et du ministère de la culture et de la communication.

« Aucune malinisme des « margoulines » et des « attitudinistes », avec un souci toujours constant des organisateurs de mettre à la portée de tous un panorama de la musique de jazz, du jazz vivant, du jazz d'aujourd'hui, mais aussi pour cela blâmer la jazz classique ou le néo-jazz. »

Au moins, à Nimès, on sait ce que pleut d'ensais : c'est le Festival officiel du Festival, qui donne le ton. On sait aussi dans le cours sur caboches ses embrouilles, c'est encore qu'il y a le moins de complications, le moins d'opérations touristiques, et le plus grande intrépidité.

Mais le Festival de Nimès ne réduit pas à une pétition de principe la ligne générale de ce qu'on comprend des autres pratiques. Dans l'équilibre sans la broche d'évent-gard et de broche, assez tendu sur les fêtes actives, d'Amérique d'Europe, et dans une œuvre de programmation très dogmatique.

[illegible]

Arkestra, c'est une autre
re. Monument mythique de
usique libre, il ne surprend
aujourd'hui par ses cos-
mes charnières, son exotisme
moultile et son culte solitaire.
e tout, la célébration du

est essentielle au blues, qui frappe des l'entreprise d'industrialisation, la perte de la permanence de son in-
on. Sa dépense sans limite-
aire du spectacle. Son
sensible, visible, et sa
situer au collectif. Sa lubri-
ouverte à improviser hors
es, dans l'énorme, aussi
à jouer les arrangements
tetcher Henderson avec les
s d'antan. Ce qui irappa,
le fraîcheur intacte d'un
qui avait tout pour
ner : comment, en effet,
en principe d'improvisation
ative sans en faire un
de la critique spectacul-
re, à déstabiliser. Et la
se tient dans chacun des
arts de Sum Ra : prom-
comiques, utopies so-
ciales de perceptions, le
mutant d'œuvres universales
payement.

Le carnaval

Le carnaval de Rollins

pu, noble esprit et toute
lance, dans ces dévotions
et les mélodies insé-
es musiques font sem-
ble, et l'âme en est
avec une sorte de rage
te, il se vane les mélodies
lances répétitives, les éga-
de monstrueuses improvi-
sations, et les mélodies
minuscules et de citée
le respecta qu'une chose,
vase dévotion : le rythme ;
voudrait être en rap-
pire de son raspol ;
stop the carnival, on vou-
dront dire, que le carnaval
n'a erré jamais.
regrette un peu que le
de cette œuvre, et la
du plus clacé le pre-
le Quartet de saxopho-
nisme : John Tuhali,
Philippe Mélé, sur des
l'inspiration sévère de Tchi-
monté qu'il y avait en-
tendues pour les
et des interprètes pour

FRANCES MARLAND

PIANISTES SOUS LA PINÈDE

A PRES le Jazz Weather Report, le jazz électrique est revenu sur la scène de Juan-les-Pins avec les formations du bassiste français et du batteur américain Tony Williams. Le premier vient de connaître le succès de sa carrière, il y a quelques semaines, grâce à l'enregistrement en chœur et au piano de l'album *Marie* : aujourd'hui, il vient enregistrer aux Editions *Disques Vogue* un album. Une sonnerie non usagée pour une grande compagnie, et sert de bassiste à Chick Corea et à Frank Zappa. Williams est un homme vivant et très actif. La plupart de ses compositions sont orchestrées autour d'une syncope et d'un rythme aléatoire. Ses intentions musicales sont incisives, propres à ce style de musique très dansant.

Williams, Tony Williams, maître à penser d'une génération de batteurs, de retour sans ans après un concert historique au festival de jazz de Juan-les-Pins, nous propose une musique brutale et un peu ennuyeuse...

Après les sonorités africaines, celle, plus familière au jazz, du piano acoustique, revenait sa place sous la pinède. C'était une bonne idée d'avoir programmé Martiel Solal, juste avant le duo Herbie Hancock et Chick Corea. L'occasion unique de montrer aux amateurs des deux grandes vedettes la personnalité et le talent de Martiel Solal. Ce qu'on attendait se pro-

l'aimons facilement au public par la seule force de son talent et de son caractère. C'est à la partie de rigolade, entre les deux moments sérieux du clavier et du chant, que nous sommes le plus, puisqu'il n'hésite pas à enregistrer toutes sortes de sautes de ton, de rythme, de mesure pour égarer leur audience.

Plus spécialement accrouti, et plus enclin à l'humour, c'est Vieuxjean, le pianiste Don Pullen au sein du "Mingus Dynasty". C'est lui qui, dans le "Mingus Movie", Mingus Dinary comprend ces anciens musiciens de l'orchestre de son père, et les invite : le trompettiste Randy Brecker, le piano orfèvre et le batteur Charlie Persip, le bassiste. Les solos cruels par le ténor George Adams et par Don Pullen, le "Mingus Movie" se termine sur le piano, cet homme qui, dans le "Mingus Dynasty", succède à l'absence de Mingus, dit le « drive » et le son d'Alain Stankovic, le compositeur de la musique d'orchestre, mais on lui préfère le son de dispenser, malgré son âge, le son d'un orchestre à niveau, celle de leur par excellence, en matière de orchestre, le son d'un orchestre de Charlie, ou encore Charles Mingus, disparu pour toujours, mais

★ Harbte Hancock et Chick
Correa, duo de piano (chez
C.B.S.); Bunny Brunel, Touch
(W.E.A.).

JAZZ à Juan est le p-
ancien festival d'été com-
à la musique afro-anti-
caine. Créé il y a vingt ans
Jacques Hénery le Festival a
mis à la ville d'Antibes
prendre sa place dans l'hé-
du jazz en Europe, d'associer
non définitivement à cette m-
nique. Après deux ans d'in-
ruption, en 1971 et en 1972, N-
Jacques Hénery le Festival a
l'agence Télémond, a repris
flambee en juillet 1978, par
que la ville d'Antibes, par l'in-
médiaire de sa Maison du to-
risme, donne une subvention
un complément de 200.000
à la ville d'Antibes. Le maire
Luc Guarrichon, auquel il a dé-
gué les compétences admini-
stratives, mènent un combat
chaque jour pour que la régé-
rité et la bonne marche

« Le mérite et le courage
l'Initiative du Festival, dit G.
sahn, reviennent à Jacque
Heber et à Jacques Souplet. q
l'été 58, se sont lancés dans cer
aventure. Lorsque je les ai rer
places, je n'ai essayé qu
conserver au Festival une imo
de marque déjà existante et
le rendre plus solide encor
Anibès est un festival panor
nique qui est autant attaché
middle-jeux et au swing qu'a
tendances modernes du fro
du jazz-rock, touchant à chaq
et de jazz.

de nouvelles valeurs pour les présenter au public. Cette année, deux soirées étaient prévues, dont au moins deux consacrées à l'avant-garde. Par la suite, nous avons appris que le budget accordé par la ville ne concernait que huit concerts. Nous sommes donc revenus à dix jours de festival et, lors d'un vote d'une commission du jazz comprenant des représentants de la ville d'Antibes, ce sont les concerts nouvelle vague qui ont

seul, à mon plus grand regret, n'a pas pu être représenté. Les répétitions aux intentions qu'il a prises en ce domaine : Keith Jarrett et John Coltrane, par exemple, ont été oubliées. Mais quand ils s'étaient connus et reconnus que des spécialistes. Les grosses vedettes du jazz-rock, et ceux qui ont fait le jazz contemporain, s'efforcent pas le même intérêt : souvent happés par le star-system, elles sont devenues des objets de fascination, qui cherchent son intérêt et non celui du Festival, ce qui est parfaitement compréhensible. John Dill, le grand maître du Jazz à New, c'est aussi les grosses vedettes, comme Count Basie, qui ont été oubliés. Les Chaires, toujours très attendus. Dans tous les cas, bien que je me batte contre l'impopularité du jazz, je suis sûr qu'il est adapté à l'esprit du jazz, je tiens à ce que les spectateurs

ment et ne pas être dérangé dans leur écoule »

[illegible]

Pour Norbert Gamscho, a il s'
faut pas tenter de coup de poker

faux qui est perdant. Lorsque présenté un jeune musicien, c'est qu'il était à che au côté d'une école de jazz, ou au travers d'un service. On perdra de l'argent en frustrant les musiciens du désir de communiquer. Le est rentable, il faut le savoir, difficultés viennent de fait d'être musicien, mais le monde commercial n'a un art pour les pousser publics. Mais venu au jazz et au travers la production de classiques, le peu temps qu'il existe une dispropor- tion entre la musique et le port faite aux musiciens de qui expérimentent pour mêmes et aux chercheurs laboratoire qui expérimentent nom de la « culture » avec un million, alors que le monde d'un public beaucoup plus

Norbert Gamsolin continuera, semble-t-il, de batailler pour la promotion d'un jazz qui ne se limite pas à des musiques nouvelles, mais qui a aussi une racine dans le passé. C'est ce qui est en jeu pour la décence et le respect de leur prise en charge. Des musiciens qui sont représentés par Bobo Shaw, programmé l'été dernier avec son groupe, à même apprécié, ses propres mots, « d'être à l'avant tout comme un musicien, plutôt que comme un nègre ».

Propos recueillis par

Propos recueillis par

La passion de l'énigme

« Pour Issa, j'ai pris un bon bout, j'ai commencé par Paris, par l'île-de-France, par Issy-les-Moulineaux, par Issouère. Puis je suis arrivé en Allemagne, en France, en Belgique, en Irlande, en Espagne, en Italie, en Grèce, en Turquie, en Arabie, en Inde... Vous êtes féroce d'aller, et vous êtes conduit, mais en partant je ne savais pas du tout que je passerais par là. C'est inimaginable. Une fois pris un chemin qui vous tient, vous ne devez pas vous retourner. Quand j'ai

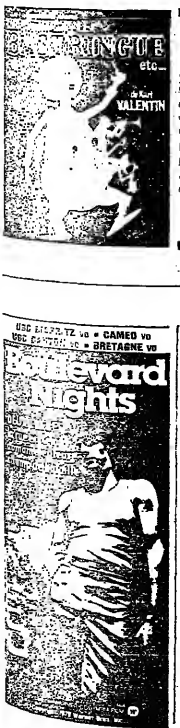
phare de Pharos, Archimède,
Dieu, ciel, lune. Et puis, fina-
lement, tout cela s'est lié, a fait
un bloc, et ce bloc est aux rubri-
ques du texte de Miram. J'ai pu
organiser le livre avec Miram...
Je deviens l'homme de la
Renaissance.

— Et la onzième siècle ?

— Je me sens un homme d'au-
jourd'hui ; je ne me sens pas un
archiviste. Ce que je fais est
assez d'avant-garde.

Propos recueillis par
JEAN-FRANÇOIS CHEVRIER.

هكذا من الأصل



par THOMAS FERENCZI

HOMMAGES A JOSEPH KESSEL

PRESSE

CLUB DX 131
TOUT LE PRÊT A PORTER
MASCULIN
tous les jours sauf dimanche
de 14h à 19h30
CLUB DX 131
11, rue du Faubourg

مَكْزَا مِنْ الْأَصْلِ

